



« Avec le sourire de l'amitié » : représentations d'appropriation et démonstrations d'amitié pour l'enfant sauvage au 18e siècle

Erin Fairweather

Volume 1, 2015

Topiques de l'amitié dans les littératures françaises d'Ancien Régime

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1090085ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1090085ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

SATOR, Société d'Analyse de la Topique Romanesque d'Ancien Régime

ISSN

2369-4831 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fairweather, E. (2015). « Avec le sourire de l'amitié » : représentations d'appropriation et démonstrations d'amitié pour l'enfant sauvage au 18e siècle. *Topiques, études satoriennes / Topoi Studies, Journal of the SATOR*, 1, 1–16. <https://doi.org/10.7202/1090085ar>

Article abstract

Au 18e siècle on voit l'émergence d'un sous-genre littéraire et scientifique autour de l'enfant sauvage; figure abandonnée à la nature et nécessitant la réintégration en société. Malgré sa représentation souvent monstrueuse et bestiale dans les récits, on y trouve parfois des démonstrations d'amitié. La capacité à créer des liens avec des êtres humains, à montrer des affections, est-elle une qualité naturelle ? Démontre-t-elle une socialisation inscrite dans la nature ? Cet article traite surtout sur le cas de Victor de l'Aveyron, dans lequel la présence d'une certaine amitié est la plus prononcée, pour explorer la signification de ces démonstrations ainsi que les diverses représentations de cette amitié. En outre, d'autres récits tels que *L'Histoire d'une jeune fille sauvage* (1755, attribué à de la Condamine) et *Hyppolite, ou l'enfant sauvage* (1803, auteur anonyme) sont abordés. Alors que l'entente entre Itard et Victor, telle qu'elle fut représentée dans les mémoires, reprend l'amitié filiale, ou naturelle et fut insérée dans le cadre de l'éducation, le rapport entre la société et Marie-Angélique semble au contraire être représenté sous le signe de l'appropriation. Les expériences méthodiques d'Itard et sa volonté de « ramener » Victor à l'humanité s'apparentent à un dressage; néanmoins, le mot même d'« apprivoiser » est un terme récurrent dans les récits portant sur la jeune fille sauvage. Amitié et appropriation ont partie liée pour décrire des relations inégales et vouées à la rupture. Pour approcher les enfants sauvages et les habituer à la société humaine, les personnages adultes utilisent l'amitié; c'est dans ce cadre que se construit alors l'identité du personnage de l'enfant, élaborée par la narration de ses relations à l'autre et de la création des liens. Ces relations avec d'autres hommes et femmes, ainsi que le sentiment de dépendance qui en dérive sont présentés comme les étapes d'un procès d'humanisation.

© Erin Fairweather, 2015



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

« Avec le sourire de l'amitié » : représentations d'apprivoisement et démonstrations d'amitié envers l'enfant sauvage au XVIII^e siècle.

Au XVIII^e siècle on voit l'émergence d'un sous-genre littéraire et scientifique autour de l'enfant sauvage, figure abandonnée à la nature qui nécessite la réintégration à la société. Malgré la représentation souvent monstrueuse et bestiale de l'enfant sauvage, on trouve parfois dans les récits des démonstrations d'amitié. Plus précisément, parce que la définition de cette conception varie au cours des siècles, plusieurs formes sont relevées. La nature ambiguë du concept d'amitié dans ce sous-genre est l'un des principaux enjeux de notre analyse. Cet article traite trois cas en particulier. Nous examinerons les démonstrations d'amitié dans *L'Histoire d'une jeune fille sauvage* (1755) avant d'aborder le discours portant sur Victor de l'Aveyron, enfant abandonné dans les bois et retrouvé au tout début du XIX^e siècle, et ensuite éduqué par le docteur Jean Marc Gaspard Itard. Alors que l'entente entre Itard et Victor, telle qu'elle fut représentée dans les mémoires, évoque une certaine forme d'amitié filiale ou naturelle née des besoins et fut insérée dans le cadre de l'éducation, le rapport entre la société et Marie-Angélique semble au contraire être représenté sous le signe de l'apprivoisement. En outre, nous examinerons le roman *Hyppolite, ou l'enfant sauvage* (1803) pour mettre l'accent sur l'attachement entre l'éducateur et l'élève ainsi que pour confirmer qu'un certain lectorat a repris l'histoire de Victor en insistant sur les relations amicales. Enfin, tout au long de cet article, nous explorerons la signification de ces démonstrations ainsi que les diverses représentations problématiques de cette amitié (intérêt, sympathie, attachement, humanité, curiosité).

Une enfant sortie de l'isolement mais pourtant isolée

Histoire d'une jeune fille sauvage trouvée dans les bois à l'âge de dix ans, récit paru en 1755, examine le cas d'une fille baptisée Marie-Angélique Memmie Le Blanc, « l'un des premiers exemples des « sauvages » qui aient suscité la curiosité durable d'un monde de lettrés qui ont pu soit la rencontrer personnellement, soit interroger ceux qui avaient pu l'approcher¹ ». Capturée

¹ *Histoire d'une jeune fille sauvage trouvée dans les bois à l'âge de dix ans*, 1971, p. 12.

puis déplacée à de nombreuses reprises, Marie-Angélique fut finalement placée dans une communauté religieuse. Son histoire est évoquée dans les témoignages comme celle d'une conversion bénie par Dieu ; malgré les descriptions d'actes de bestialité, on relève dans les discours la concernant les motifs de la christianisation et de la socialisation, sous la forme du repentir, de l'éclaircissement de la peau et de l'acquisition du langage. La représentation de cette enfant, un des premiers enfants sauvages à recevoir tant de notoriété, met en scène une transformation à la fois physique, mentale et spirituelle. Dans ce contexte, le rapport entre Marie-Angélique et ses éducateurs n'est pas un thème central. La jeune fille est représentée comme isolée même après sa capture. Bien qu'elle reçoive de nombreuses visites de personnes curieuses et malgré sa socialisation, le seul ami attesté dans ce récit de Marie-Angélique depuis sa capture, est Dieu, figure paternelle.

Pourtant, nous pouvons trouver deux relations personnelles dans ce récit, deux démonstrations d'amitié. Il s'agit d'une fausse amitié évoquée pour piéger la jeune fille et d'une amitié d'un autre type, née du besoin de survie². Examinons le premier cas qui se trouve au début du récit, en plein milieu d'une scène de capture³. La prise de Marie-Angélique prend place après l'échec d'un premier stratagème où l'instinct de la jeune fille fut plus fort que la ruse. Elle fut saisie lorsque les paysans feignirent des démonstrations d'amitié et postèrent aux environs une femme et quelques enfants pour mettre la jeune sauvage à l'aise, la tentant avec de la nourriture. Ainsi :

Ce premier stratagème n'ayant pas réussi, la personne qui avoit donné le premier conseil, dit qu'il falloit poster aux environs une femme & quelques enfans, parce qu'ordinairement les Sauvages ne les fuyoient pas comme les hommes, & surtout qu'il falloit lui montrer un air & un visage riant. On le fit : une femme portant un enfant dans ses bras, vint se promener aux environs de l'arbre, ayant ses mains pleines de différentes racines & de deux poissons, les montrant à la Sauvage, qui tentée de les avoir, descendoit quelques branches & puis remontoit ; la femme continuant toujours ses invitations avec un visage gay & affable, lui faisant tous les signes possibles d'amitié, tels que de se frapper la poitrine, comme pour l'assurer qu'elle l'aimoit bien & qu'elle ne lui feroit point de mal, donna enfin à la sauvage la confiance de descendre pour avoir les poissons & les racines qui lui étoient présentées de si bonne grace ; mais la femme s'éloignant insensiblement donna le tems à ceux qui étoient cachés de se saisir de la jeune fille pour l'emmener au château de Songi⁴.

² Nous faisons référence aux relations entre Marie-Angélique et sa compagne avec qui elle vécut dans la forêt pendant sa vie sauvage.

³ *Histoire d'une jeune fille sauvage trouvée dans les bois à l'âge de dix ans*, 1755, p. 5-6.

⁴ *Ibid.*, p. 5-6.

Dans ce cas, les marques de fausse amitié, ou bien d'apprivoisement, servent à manipuler Marie-Angélique. Un visage riant, de la nourriture offerte, un air affable et surtout les coups sur la poitrine, représentent selon l'auteur des signes primitifs d'amitié⁵. L'image créée est celle de la capture d'une créature perçue comme inférieure, comme animale.



HISTOIRE

Figure 1 *Histoire...* 1755, p. 3.

En examinant la première page de la première édition, nous remarquons une image au début de l'histoire, qui paraît, à première vue, un peu hors contexte (Figure 1). Il s'agit d'une scène tranquille et romantique, représentant un beau paysage avec un petit village à l'arrière-plan, des oiseaux dans les airs. En la regardant de plus près, nous voyons qu'en fait, le village représenté est celui de Songy (que l'on reconnaît à l'architecture de ses bâtiments), lieu de la capture de Marie-Angélique. Une femme à côté d'un arbre lève le regard, probablement vers Marie-Angélique, qui se réfugie dans l'arbre. C'est une représentation idéalisée de la chasse et de la capture ultime de la jeune fille. Ce motif est récurrent dans les récits des enfants sauvages à travers les siècles, antérieurement et postérieurement au cas de Marie-Angélique. Regardons un extrait tiré d'une lettre parue en 1701 dans les *Mémoires de Trévoux* qui parle d'un enfant sauvage apparemment âgé de trois mois :

Il a des actions très humaines. Quand il couche c'est sur le côté, appuyé sur une des mains. Je lui trouvai le poulx au bras, tel que nous l'avons. La taille de ces animaux, quand ils ont toute leur grandeur, égale celle des plus grands hommes. M. Jean Flours nous dit qu'il en avoit tué un de trois balles. Ils courent plus vite

⁵ Cette image « frappante » reprend les gestes décrits par l'explorateur Jacques Cartier dans son mémoire portant sur ses rencontres avec les Premières Nations au Canada. Ainsi, dans son chapitre intitulé « D'une autre Nation de Sauvages ; de leurs coutumes et de leurs manières, tant de leur vivre que du vestement. » de son texte *Voyages de découverte au Canada, entre les années 1534 et 1542*, Cartier décrit le comportement suivant : « Nous allames le jour de la Madelaine avec nos barques au lieu où ils étoient sur le bord du fleuve, et descendimes librement au milieu d'eux, dont ils se réjouirent beaucoup, et tous les hommes se mirent à chanter et danser en deux ou trois bandes, et faisans grands signes de joie pour notre venue. Ils avoient fait fuir les jeunes femmes dans les bois, hormis deux ou trois qui étoient restées avec eux, à chacune desquelles donnames un peigne et clochette d'étain, dont elles se réjouirent beaucoup, remerciens le Capitaine et lui frottans les bras et la poitrine avec leurs propres mains. » Jacques Cartier, *Voyages de découverte au Canada, entre les années 1534 et 1542*, 1843, p. 17.) L'auteur éloigne Marie-Angélique de la représentation exclusivement bestiale et la lie avec un héritage amérindien, « sauvage » dans l'autre sens de l'adjectif.

que les cerfs. Ils rompent dans les bois des branches d'arbres, dont ils se servent pour assommer les passans⁶.

Cette représentation de l'enfant sauvage comme proie est plus fréquente dans les premiers récits. Découvert par trois chasseurs dans les bois de Lacaune, Victor de l'Aveyron grimpa dans un arbre où il fut pris tandis que d'autres enfants, antérieurs à son cas, furent pris dans des filets, saisis de force par des chasseurs ou mis hors des bois à l'aide de chiens. Ce motif montre la manière dont ces enfants furent considérés au début du siècle, c'est-à-dire comme des bêtes, des animaux chassés, capturés et parfois tués. Si on ne créait pas de liens d'amitié avec ces bêtes, on pouvait tenter de les apprivoiser.

Amitié envers son maître

Je le pris avec affection par la main pour le conduire chez moi, il résista avec effort, mais des caresses répétées et particulièrement deux baisers que je lui fis avec le sourire de l'amitié le décidèrent sur-le-champ et il me témoigna depuis beaucoup de confiance⁷.
- *Constans Saint-Estève*

Dans ce passage, nous notons de nouveau l'usage des démonstrations de sympathie pour inspirer de la confiance ; cependant, cet acte n'est pas représenté comme un piège pour capturer une bête : ce sont les gestes d'un homme qui se soucie du bien-être de l'enfant.

En lisant les documents qui portent sur le cas de Victor de l'Aveyron, nous remarquons une topique nouvelle, celle des sentiments amicaux dans le récit : on tâche de bâtir des rapports d'amitié entre les « personnages », particulièrement à travers l'entente entre l'éducateur et son élève, ainsi qu'entre l'enfant et sa surveillante, Mme Guérin. Selon Itard, au début de l'éducation de Victor, cet enfant n'était sensible qu'à deux affections de l'âme : la joie et la colère⁸.

⁶ Trévoux, *Mémoires pour l'histoire des sciences & des beaux arts*. Janvier, février, 1701, p. 185-186. En outre, les auteurs de *l'Histoire* incluent une scène antérieure à la capture de Marie-Angélique ; il paraît qu'un certain gentilhomme, M. de S. Martin, tira sur Marie-Angélique et sa compagne, ne voyant que deux têtes noires sur l'eau dans la rivière (il les a prises pour deux poules d'eau). (*Histoire d'une jeune fille [...]*, 1755, p. 13).

⁷ Constans Saint-Estève dans Thierry Gineste, *Victor de l'Aveyron. Dernier enfant sauvage, premier enfant fou*, 2004, p. 164).

⁸ Jean Marc Gaspard Itard, *De l'éducation d'un homme sauvage, ou des premiers développemens physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron*, 1801 : « Au lieu de tout cela, que vit-on ? un enfant d'une malpropreté dégoûtante, affecté de mouvements spasmodiques et souvent convulsifs, se balançant sans relâche comme certains animaux de la ménagerie, mordant et égratignant ceux qui le contrariaient, ne témoignant aucune espèce d'affection à ceux qui le servaient; enfin, indifférent à tout, et ne donnant de l'attention à rien. », (p. 10) ; « À ces stimulants

Néanmoins, au cours de sa socialisation, Victor développa la capacité d'aimer ceux qui prenaient soin de lui, et ce, en proportion avec l'accroissement de ses besoins. Examinons un passage tiré de la troisième vue du premier rapport :

III^e vue : Étendre la sphère de ses idées en lui donnant des besoins nouveaux, et en multipliant ses rapports avec les êtres environnants. [...]

Au moyen de ces nouvelles habitudes, de quelques récréations de son choix, et de tous les bons traitements enfin dont on a environné sa nouvelle existence, il a fini par y prendre goût. De là est né cet attachement assez vif qu'il a pris pour sa gouvernante, et qu'il lui témoigne quelquefois de la manière la plus touchante. Ce n'est jamais sans peine qu'il s'en sépare, ni sans des preuves de contentement qu'il la rejoint. [...] L'amitié qu'il a pour moi est beaucoup plus faible, et cela doit être ainsi. Les soins que prend de lui Madame Guérin sont tous de nature à être appréciés sur-le-champ ; et ceux que je lui donne ne sont pour lui d'aucune utilité sensible. Cette indifférence est si véritablement due à la cause que j'indique, que j'ai mes heures pour être bien reçu : ce sont celles que jamais je n'ai employées à son instruction. Que je me rende chez lui, par exemple, à l'entrée de la nuit, lorsqu'il vient de se coucher, son premier mouvement est de se mettre sur son séant pour que je l'embrasse, puis de m'attirer à lui en me saisissant le bras et me faisant asseoir sur son lit. Ordinairement alors il me prend la main, la porte sur ses yeux, sur son front, sur l'occiput, et me la tient avec la sienne assez longtemps appliquée sur ces parties. D'autres fois il se lève en riant aux éclats, et se place vis-à-vis de moi pour me caresser les genoux à sa manière, qui consiste à me les palper, à me les masser fortement dans tous les sens et pendant plusieurs minutes, et puis dans quelques cas d'y appliquer ses lèvres à deux ou trois reprises. On en dira ce qu'on voudra, mais j'avouerai que je me prête sans façon à tous ces enfantillages. Peut-être serai-je entendu, si l'on se souvient de l'influence majeure qu'ont sur l'esprit de l'enfant ces complaisances inépuisables, ces petits riens officieux que la Nature a mis dans le cœur d'une mère, qui font éclore les premiers sourires, et naître les premières joies de la vie⁹.

Dans cet extrait, Itard décrit « l'attachement vif » qu'a pris Victor pour sa gouvernante. Alors qu'Itard ne paraît pas distinguer l'attachement de l'amitié, comme le fait Jean-Jacques Rousseau dans *L'Émile*¹⁰, il est de la même opinion que Rousseau pour voir dans l'amour une dépendance :

divers, je dûs joindre encore ceux, non moins excitans, des affections de l'âme. Celle dont il était susceptible à cette époque se réduisaient à deux : la joie et la colère. » (p. 34).

⁹ *Ibid.*, p. 48-50.

¹⁰ Jean-Jacques Rousseau, *L'Émile, ou de l'éducation*, 1961 : « Ses premières affections sont les rênes avec lesquelles vous dirigez tous ses mouvements [...]. Tant qu'il n'aimait rien, il ne dépendait que de lui-même et de ses besoins ; sitôt qu'il aime, il dépend de ses attachements. Ainsi se forment les premiers liens qui l'unissent à son espèce. [...] Non, cette sensibilité se bornera premièrement à ses semblables ; et ses semblables ne seront point pour lui des inconnus, mais ceux avec lesquels il a des liaisons, ceux que l'habitude lui a rendus chers ou nécessaires... » (p. 276) ; « En devenant capable d'attachement, il devient sensible à celui des autres*, par là même attentif aux signes de cet attachement. Voyez-vous quel nouvel empire vous allez acquérir sur lui ? Que de chaînes vous avez mises autour de son cœur avant qu'il s'en aperçût ! [...] * L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié. Elle est un échange, un contrat comme les autres [...]. Le mot d'*ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout

aimer quelqu'un, c'est se mettre en situation de dépendre de cet attachement. Certes, et c'est la suite du raisonnement du philosophe, cette dépendance humanise. Itard continue ainsi en décrivant une scène touchante, qui montre au lecteur un moment quotidien d'intimité entre Victor et lui quand l'enfant se prépare à se coucher, tel un père envers son enfant.

De cette façon, même si Itard distingue son rôle de celui de Mme Guérin « qui prend en charge toute la vie quotidienne de Victor¹¹ » et assume ainsi le rôle maternel, s'il se présente comme une figure autoritaire et parfois froide, nous trouvons de nombreux passages dans ses mémoires qui « témoignent de son affection pour l'enfant¹² ». Parfois, Itard se montre sur le point de cesser son travail, car il regrette la détresse de Victor. Dans ces cas-ci, il manifeste alors une empathie qui dépasse l'intérêt scientifique¹³. Dans son deuxième rapport, Itard laisse entendre que l'amitié montrée par Victor naît de ses besoins et construit sa description en mettant en relation intérêt et amitié. Par exemple :

J'ai dit dans mon premier rapport, comment j'étois parvenu à lui faire aimer sa gouvernante et à lui rendre à la vie supportable. Mais cet attachement, tout vif qu'il paroissoit, pouvoit encore n'être considéré que comme un calcul d'égoïsme. J'eus lieu de le soupçonner quand je m'aperçus qu'après plusieurs heures et même quelques jours d'absence, Victor revenoit à celle qui le soignoit avec des démonstrations d'amitié, dont la vivacité avoit pour mesure bien moins la longueur de l'absence que les avantages réels qu'il trouvoit à son retour et les privations qu'il avoit éprouvées durant cette séparation. Non moins intéressé dans ses caresses, il les fit d'abord servir à manifester ses desirs bien plus qu'à témoigner sa reconnaissance ; de manière que si on l'observoit avec soin à l'issue d'un repas copieux, Victor offroit l'affligeant spectacle d'un être que rien de ce qui l'environne n'intéresse, dès l'instant que tous ses desirs sont satisfaits. Cependant la multiplicité toujours croissante de ses besoins, rendant de plus en plus nombreux ses rapports avec nous, et nos soins envers lui, ce cœur endurci s'ouvrit enfin à des sentimens non équivoques de reconnaissance et d'amitié¹⁴.

homme qui n'est pas l'ami de son ami est très sûrement un fourbe ; car ce n'est qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir. » (p. 276).

¹¹ Serge Granier de Cassagnac, « Le sauvage, le signe et le signifiant », *Analyse Freudienne Presse*, 2009, p. 60.

¹² Yves Jeanne, « Jean Marc Gaspard Itard, l'aube de la modernité », *Reliance*, 2007, p. 134.

¹³ Jean Marc Gaspard Itard, *Rapport fait à son excellence le ministre de l'intérieur [...]*, 1807 : « Oh ! combien dans ce moment, comme dans beaucoup d'autres, prêt à renoncer à la tâche que je m'étois imposée, et regardant comme perdu le temps que j'y donnois, ai-je regretté d'avoir connu cet enfant, et condamné hautement la stérile et inhumaine curiosité des hommes, qui, les premiers, l'arrachèrent à une vie innocente et heureuse ! » (p. 16).

¹⁴ *Ibid.*, 1807, p. 64-65.

Suivant les corrélations mises en place par Rousseau, Itard lie ces besoins à une certaine dépendance qui évoluerait ultimement jusqu'à l'amitié¹⁵. Le concept de besoin est ici essentiel : il ramène Victor au monde « naturel », présocial, de la vie dans la forêt. Itard y faisait déjà allusion dans le résumé qui conclut son premier rapport : « il existe chez le sauvage [...] un rapport constant entre leurs idées et leurs besoins¹⁶ ». Il continue son chapitre en citant deux preuves émouvantes du changement survenu avec les nouveaux besoins de Victor, dans les parties 45 et 46 du rapport. Premièrement, il raconte une anecdote où Victor, s'étant évadé de la maison pour gagner la liberté des champs – qui l'attirent passionnément –, fut arrêté par la gendarmerie et ramené à Paris. Là, Mme Guérin vint le réclamer. L'histoire continue ainsi :

Nombre de curieux s'y étoient rassemblés pour être témoins de cette entrevue, qui fut vraiment touchante. A peine Victor eut-il aperçu sa gouvernante, qu'il pâlit et perdit un moment connoissance ; mais se sentant embrassé, caressé par madame Guérin, il se ranima subitement, et manifestant sa joie par des cris aigus, par le serrement convulsif de ses main et les traits épanouis d'une figure radieuse, il se montra, aux yeux de tous les assistans, bien moins comme un fugitif qui rentroit forcément sous la surveillance de sa garde, que comme un fils affectueux, qui, de son propre mouvement, viendrait se jeter dans les bras de celle qui lui donna le jour¹⁷.

Bien qu'Itard raconte quelques anecdotes qui témoignent de la bonne entente entre Victor et sa gouvernante, il faut toutefois noter le véritable silence d'Itard par rapport à l'influence des soins donnés par Mme Guérin sur l'éducation de Victor. Plus bas, en un second temps, nous verrons comment les démonstrations d'attachement sont définies par Itard comme un critère : elles sont le moyen de déterminer le développement affectif de Victor :

Il ne montra pas moins de sensibilité dans sa première entrevue avec moi [après sa fuite et sa recapture]. C'était le lendemain matin du même jour. Victor étoit encore au lit. Dès qu'il me vit paroître, il se mit avec vivacité sur son séant, en avançant la tête et me tendant les bras. Mais voyant qu'au lieu de m'approcher, je restois debout, immobile vis-à-vis de lui, avec un maintien froid et une figure mécontent, il se replongea dans le lit, s'enveloppa de ses couvertures, et se mit à pleurer. J'augmentai l'émotion par mes reproches, prononcés d'un ton haut et

¹⁵ Il propose cette idée d'abord à la page 62 du rapport : « Votre Excellence va voir, dans le même ordre de développement, les facultés affectives, éveillées d'abord par le sentiment du besoin et l'instinct de la conservation, donner ensuite naissance à des affections moins intéressées, à des mouvemens plus expansifs, et à quelques-uns de ces sentimens généreux qui font la gloire et le bonheur du cœur humain. » (*Ibid.*, 1807, p. 62).

¹⁶ « Qu'il existe chez le sauvage le plus isolé, comme chez le citoyen élevé au plus haut point de civilisation, un rapport constant entre leurs idées et leurs besoins ; que la multiplicité toujours croissante de ceux-ci chez les peuples policés, doit être considérée comme un grand moyen de développement de l'esprit humain : de sorte qu'on peut établir comme proposition générale, que toutes les causes accidentelles, locales ou politiques, qui tendent à augmenter ou à diminuer le nombre de nos besoins, contribuent nécessairement à l'étendre ou à rétrécir la sphère de nos connaissances et le domaine de la science, des beaux-arts et de l'industrie sociale. » (*Ibid.*, 1801, p. 98).

¹⁷ *Ibid.*, 1807, p. 66.

menaçant ; les pleurs redoublèrent, accompagnés de longs et profonds sanglots. Quand j'eus porté au dernier point l'excitement des facultés affectives, j'allai m'asseoir sur le lit de mon pauvre repentant. C'étoit toujours-là le signal du pardon. Victor m'entendit, fit les premières avances de la réconciliation, et tout fut oublié¹⁸.

Dans cet extrait, Itard fait des expériences sur les sentiments d'affection, d'abord pour reprocher à son pupille d'avoir fui la maison, mais aussi pour vérifier l'authenticité des émotions montrées par Victor. Malgré une tentative de description assez méthodique (évoquée par l'usage d'énoncés tels que : « sa première entrevue », « J'augmentai l'émotion », « Quand j'eus porté au dernier point l'excitement des facultés affectives », « le signal »), Itard se départit de la rigueur de l'expérimentation scientifique. Il évoque en effet l'amitié qui le lie à son protégé en décrivant la réaction de Victor envers lui et en laissant entendre que ces démonstrations d'amitié attendues se sont déjà plusieurs fois produites¹⁹.

Cette transformation de la dépendance en amitié est nettement exprimée dans les termes suggérés par Jean-Jacques Rousseau dans *l'Émile, ou de l'éducation* (1762) et modulés par Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre dans son texte *Harmonies de la nature*, paru en 1814²⁰. Selon ce dernier, l'état de dépendance, naît d'abord des besoins physiques et ne saurait être confondu avec l'amitié. En outre, cet état pourrait « subsister assez longtemps par les simples relations de plaisirs, de goûts, d'exercices, d'intérêts²¹ » avant de se développer en amitié. Bernardin de Saint-Pierre suggère que l'amitié devient finalement vertu, parce « qu'elle demande des sacrifices, de la reconnaissance et de l'indulgence²² ». Suivant cette piste, prenons comme exemple un passage tiré du deuxième rapport :

Fidèle au même plan, dans l'histoire des affections de ce jeune homme, je dévoilerai la partie brute de son cœur avec la même fidélité que j'en ai fait voir la partie civilisée. Je ne le tairai point, quoique devenu sensible à la

¹⁸ *Ibid.*, 1807, p. 66-67.

¹⁹ « au lieu de m'approcher » ; « C'étoit toujours-là le signal de pardon ».

²⁰ « L'amitié est une *harmonie* entre deux êtres qui ont les mêmes besoins. Ainsi elle est plus commune chez les faibles que chez les puissants; elle est plus grande d'un enfant à un enfant, que d'un enfant à un vieillard; elle est plus forte dans l'âge des *passions* que dans le premier âge; elle est plus constante dans l'âge viril que dans l'adolescence et la jeunesse, [...]. L'amitié naît d'abord des besoins physiques, et elle peut subsister assez longtemps par les simples *relations* de plaisirs, de goûts, d'exercices, d'intérêts. Elle s'étend ensuite aux besoins intellectuels, et s'augmente par les lumières et les études des mêmes arts et des mêmes sciences; enfin elle devient vertu, parce qu'elle demande des sacrifices, de la reconnaissance et de l'indulgence, ... » (Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, « Amitié », *le Trésor de la Langue Française informatisé*, (1814), 2010, p. 309.)

²¹ *Ibid.*, p. 309.

²² *Ibid.*, p. 309.

reconnaissance et à l'amitié, quoiqu'il paroisse sentir vivement le plaisir d'être utile, Victor est resté essentiellement égoïste. Plein d'empressement et de cordialité quand les services qu'on exige de lui ne se trouvent pas en opposition avec ses besoins, il est étranger à cette obligeance qui ne calcule ni les privations ni les sacrifices ; et le doux sentiment de la pitié est encore à naître chez lui. [...] Pour compâtrer aux maux d'autrui, il faut les avoir connus, ou du moins en emprunter l'idée de notre imagination ; ce qu'on ne peut attendre d'un très-jeune enfant, ou d'un être tel que Victor, étranger à toutes les peines et privations dont se composent nos souffrances morales²³.

Bien que Victor éprouve de la reconnaissance et de l'indulgence, il ne croit jamais utile de renoncer à son intérêt propre. En revanche, Itard distingue le concept d'amitié de celui de sacrifice, contrairement à la conception ultérieure de Bernardin de Saint-Pierre. De plus, il justifie cet égoïsme en le référant à une vie isolée de la société ; de cette solitude, Itard fait une cause, car Victor aurait été privé des expériences qui lui auraient inculqué la capacité à compatir. Itard décrit également dans cet extrait le « plaisir » que ressentait Victor « d'être utile », avant d'élaborer, plus tard dans son rapport, que Victor est devenu « sensible au plaisir de bien faire ». Ainsi :

3. que, malgré son goût immodéré pour la liberté des champs et son indifférence pour la plupart des jouissances de la vie sociale, Victor se montre reconnaissant des soins qu'on prend de lui, susceptible d'une amitié caressante, sensible au plaisir de bien faire, honteux de ses méprises, et repentant de ses emportements²⁴.

À cet égard, nous pouvons lier cette idée à la définition de l'amitié proposée par Antoine-Louis-Claude Destutt de Tracy, qui déclare dans son texte *Éléments d'idéologie, Idéologie proprement dite* (1801) que l'amitié représente le désir de faire plaisir²⁵.

Hyppolite et l'intertextualité :

Hyppolite, ou l'enfant sauvage, paru en 1803, diffère de ces deux textes précédents parce qu'il s'agit d'un roman. L'histoire de ce texte est fortement liée au cas de Victor. En effet, le personnage du M. de Saint-Clément, qui héberge Hyppolite et se charge de son éducation, reflète

²³ Jean Marc Gaspard Itard, *De l'éducation d'un homme sauvage [...]*, 1807, p. 76-77.

²⁴ *Ibid.*, 1807, p. 85.

²⁵ « les passions proprement dites renferment toujours un desir. Dans la *haine*, est le desir de faire de la peine; dans l'amitié, le *desir de faire plaisir* : et ces desirs dépendent de la faculté que nous nommons volonté. Mais l'état doux ou pénible qu'éprouve l'homme qui *aime* ou *hait* un autre homme, est une véritable sensation interne. » (Destutt de Tracy, « Amitié », *Le Trésor de la Langue Française Informatisé*, (1801), 2010, p. 39.)

à la fois les deux figures publiques d'Itard et de Roch-Ambroise Cucurron Sicard, directeur de l'institut des sourds-muets à Paris, qui nomma Itard premier médecin de ce même institut et qui lui confia Victor.

Au début de ce récit, une veuve parcourt un bois solitaire, où elle croise l'enfant sauvage Hyppolite²⁶. Étant curieuse, elle l'amène chez son éducateur. Outre le fait que l'enfant appelle son éducateur avec l'exclamation « Mon père ! », le lecteur remarque certaines démonstrations de ces relations filiales/paternelles dans la description suivante.

Céline avait à peine porté les yeux de ce côté, qu'Hyppolite s'était déjà précipité dans les bras d'un homme assez simplement vêtu, mais dont la démarche et la physionomie étaient pleines de noblesse et de douceur. Réprimant presque aussitôt la vive émotion que semblaient causer en lui les caresses de l'enfant qu'il appelait son fils, il salua Céline avec cette grâce aisée qui n'appartient qu'aux personnes qui ont vécu dans le grand monde ; il exprima, dans les termes les mieux choisis, la reconnaissance qu'il avait, des bontés de madame de Montmare pour Hyppolite, et la crainte où il était, que l'extérieur et la grossièreté de son élève ne lui eussent causé de l'effroi, ou occasionné quelque désagrément. [...] Les caresses vraiment paternelles de M. de Saint-Clément, parurent le toucher²⁷.

Après plusieurs descriptions du rôle paternel mais autoritaire joué par le gardien, le récit poursuit dans un rapport rédigé par ce personnage-professeur. Ce récit fictif imite le rapport fait par Itard. M. de Saint-Clément, qui cite des auteurs tels que La Fontaine, Montaigne et Rousseau, note dans son rapport les expériences et les progrès d'Hyppolite, qui semblent reprendre les expériences menées sur Victor. Quant aux démonstrations d'amitié dans le rapport à l'intérieur du récit, M. de Saint-Clément s'explique en des termes similaires à ceux d'Itard lorsqu'il tient à

²⁶ « Au même instant, elle aperçoit entre les arbres un enfant ; elle le voit courir avec tant de rapidité, que ses yeux le suivent à peine. Il s'approche d'elle, et la surprise de Céline s'accroît ; un teint bazanné, des yeux perçans, une chevelure hérissée, ne sont pas les traits les plus effrayans de cet être singulier, de longues griffes arment ses pieds et ses mains.

Céline, que l'étonnement, qu'une crainte involontaire ont rendue immobile, le voit s'approcher, la fixer et témoigner sa joie, par de longs et bruyans éclats de rire. Thérèse, qui s'éloignait toujours, criait à sa jeune maîtresse : « C'est lui-même, madame, j'allais vous le dire. Sauvez-vous.... c'est cet esprit, ce loup garou... Vous êtes perdue. Ma chère maîtresse. Maudit soit M. de Saint-Clément ! Sauvez-vous, c'est un démon. Avais-je tort, de vous dire que son maître était fou ? »

[...] L'âge de cet enfant, qui ne paraissait pas avoir plus de dix ans, l'expression de gaieté répandue sur son visage, et la confiance avec laquelle il s'approchait d'elle, avaient promptement banni de l'esprit de Céline, tout sentiment de crainte. Une vive curiosité avait remplacé son premier trouble ; elle promenait ses regards surpris sur cette étrange créature, qu'elle vit bientôt s'approcher et lui tendre affectueusement la main. Son premier mouvement fut d'avancer aussi la sienne, mais un coup-d'œil sur ses terribles griffes, suspendit son action. L'enfant s'en aperçut, il jeta un regard de dépit sur sa propre main, la mit derrière lui, et tourna sur Céline des yeux, où l'expression de l'admiration se confondait avec celle de la honte. » (*Hyppolite, ou l'enfant sauvage Tome premier*, 1803, p. 11-14).

²⁷ *Hyppolite, ou l'enfant sauvage Tome premier*, 1803, p. 24-26.

justifier l'ignorance de l'amitié et du sacrifice chez Victor²⁸, tandis qu'il déclare son ambition de développer chez Hyppolite la faculté d'aimer. Ainsi :

Il fallait découvrir à mon élève les plaies horribles du malheur ; il fallait lui faire sentir le prix de la consolation, et le pouvoir de l'attachement et de l'amitié. Un courage presque féroce, lui faisait surmonter ses propres douleurs, celles des autres lui étaient inconnues. Jamais la compassion n'avait ému son âme, son cœur ignorait l'amitié, mais une existence nouvelle se préparait pour lui, une carrière inconnue allait s'ouvrir. Il allait connaître les jouissances et les peines de l'amitié²⁹.

Le fait que l'auteur anonyme d'*Hyppolite* ait attribué tant d'importance aux relations amicales entre l'éducateur et l'élève, confirme que l'œuvre d'Itard n'a pas été ignorée de son lectorat. En comparaison avec le récit sur Marie-Angélique, les rapports d'Itard se donnent pour objet l'enfant en tant qu'individu, ainsi que ses relations avec les personnes qui l'entourent. Dans ce cas, et de même que dans le cas fictif d'Hyppolite, être humanisé dépend de la capacité individuelle de former des liens personnels et non pas exclusivement de l'instruction religieuse ou des attentes de la société. L'un des aspects valorisés dans le récit sur Victor est la création d'une certaine dépendance envers les proches. Bien qu'Itard ait essayé de prendre des distances par rapport à ses affections pour produire un texte et une expérience scientifiques, les auteurs, les réalisateurs et les historiens qui ont repris l'histoire de Victor du XIX^e siècle à nos jours, ont mis en valeur les relations amicales entre Itard et Victor. Cela se voit dans le roman d'*Hyppolite* ainsi que dans des pièces de théâtre parues au début du XIX^e siècle ; cela se voit également dans des films³⁰, dans des livres pour la jeunesse³¹ et dans des nouvelles³² parues deux siècles plus tard.

La trahison

²⁸ « Fidèle au même plan, dans l'histoire des affections de ce jeune homme, je dévoilerai la partie brute de son cœur avec la même fidélité que j'en ai fait voir la partie civilisée. Je ne le tairai point, quoique devenu sensible à la reconnaissance et à l'amitié, quoiqu'il paraisse sentir vivement le plaisir d'être utile, Victor est resté essentiellement égoïste. Plein d'empressement et de cordialité quand les services qu'on exige de lui ne se trouvent pas en opposition avec ses besoins, il est étranger à cette obligeance qui ne calcule ni les privations ni les sacrifices ; et le doux sentiment de la pitié est encore à naître chez lui. [...] Pour compâtrer aux maux d'autrui, il faut les avoir connus, ou du moins en emprunter l'idée de notre imagination ; ce qu'on ne peut attendre d'un très-jeune enfant, ou d'un être tel que Victor, étranger à toutes les peines et privations dont se composent nos souffrances morales. » (Jean Marc Gaspard Itard, *De l'éducation d'un homme sauvage [...]*, 1807, p. 76-77.)

²⁹ *Hyppolite, ou l'enfant sauvage Tome premier*, 1803, p. 212.

³⁰ *L'Enfant sauvage*, 1971.

³¹ Gerstein, Mordicai, *The Wild Boy*, 1998.

³² T. Coraghessan Boyle, *Wild child: stories*, New York, 2010.

D'un autre point de vue, la trahison de l'ami est un autre topos présent dans ces récits : Itard abandonne Victor, après ses expériences ; Marie-Angélique attaque sa compagne dans une scène narrée dans le premier chapitre. Insistons sur la déception que ressent Itard lorsqu'il constate l'incapacité de Victor à parler. Est-ce parce qu'il aimait tant Victor que « l'échec » de ce dernier à maîtriser le langage fut perçu comme un refus de parler, ou autrement dit, comme une trahison ? Est-ce parce qu'Itard était si engagé dans ses recherches, ou tellement dévoué à ce cas, que sa réaction³³ fut si amère ?

Comment définir les relations amicales à l'époque de l'*enfant sauvage* ? Remontons à 1787 pour examiner la définition proposée par Jean-François Féraud dans son *Dictionnaire critique de la langue française* :

AMITIÉ, s. f. [*Ami-tié*, 3^e é fer. tout bref.] 1°. Affection qu'on a pour quelqu'un, et qui ordinairement est mutuelle. Grande *amitié*, bonne *amitié*, étroite *amitié*, etc. = 2°. *Amitié* se dit même des animaux, à l'égard des hommes. Ce Chien *a bien de l'amitié* pour son maître. = 3°. En peinture *l'amitié des couleurs*, leur convenance, leur accord³⁴.

Au XVIII^e siècle, l'amitié se manifeste habituellement comme affection mutuelle. En outre, il n'est pas précisé qu'un être humain pourrait ressentir de l'amitié ni envers une chose inanimée, ni envers un animal, alors que l'amitié se dit des animaux « à l'égard des hommes ». Sous ce

³³ « Je pris un autre moyen [...] Ce fut en vain ; et j'eus l'inexprimable déplaisir de voir mon élève méconnoître tous ces objets[...] Je me sentois défaillir d'impatience et de découragement. J'allai m'asseoir à l'extrémité de la chambre, et considérant avec amertume cet être infortuné, que la bizarrerie de son sort réduisoit à la triste alternative, ou d'être relégué, comme un véritable idiot, dans quelques-uns de nos hospices, ou d'acheter, par des peines inouïes, un peu d'instruction inutile encore à son bonheur, « Malheureux » lui dis-je, comme s'il eût pu m'entendre, et avec un véritable serrement de cœur, « puisque mes peines sont perdues, et tes efforts infructueux, reprends, avec le chemin de tes forêts, le goût de ta vie primitive ; ou, si tes nouveaux besoins te mettent dans la dépendance de la société, expie le malheur de lui être inutile, et va mourir à Bicêtre, de misère et d'ennui. » Si j'avois moins connu la portée de l'intelligence de mon élève, j'aurois pu croire que j'avois été pleinement compris ; car à peine eus-je achevé ces mots, que je vis, comme cela arrive dans ses chagrins les plus vifs, sa poitrine se soulever avec bruit, ses yeux se fermer, et un ruisseau de larmes s'échapper à travers ses paupières rapprochées. » (Jean Marc Gaspard Itard, *De l'éducation d'un homme sauvage [...]*, 1807, p. 39-40.) ; « Ainsi préparé, l'organe de la parole me paraissait devoir se prêter sans peine à l'imitation des sons articulés, et je regardais ce résultat comme aussi prochain qu'infailible. Mon espérance fut entièrement déçue ; et tout ce que je pus obtenir de cette longue série de soins se réduisit à l'émission de quelques monosyllabes informes, tantôt aigus, tantôt graves, et beaucoup moins nets encore que ceux que j'avois obtenus dans mes premiers essais. Je tins bon néanmoins et luttai, pendant longtemps encore, contre l'opiniâtreté de l'organe, jusqu'à ce qu'enfin, voyant la continuité de mes soins et la succession du temps n'opérer aucun changement, je me résignai à terminer là mes dernières tentatives en faveur de la parole, et j'abandonnai mon élève à un mutisme incurable. » (Jean Marc Gaspard Itard, *De l'éducation d'un homme sauvage [...]*, 1807, p. 61.)

³⁴ Jean-François Féraud, « AMITIÉ », *Dictionnaire critique de la langue française*.

rapport, comme les relations amicales entre Victor et Itard se terminent ultimement par l'abandon de l'élève, serait-il juste de dire qu'il ne s'agit pas d'une amitié réciproque ? Ou, au rebours, Itard aimait-il tant son élève que son attachement devint amère par suite de la déception qu'il éprouva ? Nous ne pouvons commenter que ce qui est représenté dans les textes. Cependant, nous pouvons suggérer que l'amitié représentée dans ces rapports n'est pas du type de l'amitié « parfaite » et durable vantée par Michel de Montaigne (philosophe lu par Itard) dans ses *Essais* (1572-1592)³⁵, mais relève plutôt, de l'amitié naturelle³⁶. Ce type d'amitié est semblable au lien qui unit un père et son fils, et dépend plutôt du respect³⁷. Il ne demande pas de réciprocité ni d'égalité. En fait, comme nous le voyons dans les extraits fournis par le lexicographe, l'amitié naturelle est définie par un rapport inégalitaire. Itard se charge d'éduquer Victor, ce qui, en excluant une certaine familiarité, ne crée pas les conditions requises pour une amitié fondée sur la mutualité³⁸.

Alors que l'entente entre Itard et Victor, telle qu'elle fut représentée dans les mémoires, reprend l'amitié filiale, ou naturelle et fut insérée dans le cadre de l'éducation, le rapport entre la société et Marie-Angélique semble au contraire être représenté sous le signe de l'apprivoisement. Les expériences méthodiques d'Itard et sa volonté de « ramener » Victor à l'humanité s'apparentent, certes, à un dressage ; néanmoins, le mot même d'« apprivoiser » est un terme récurrent dans les récits portant sur la jeune fille sauvage. Couplé avec les motifs de la chasse, avec la manière de tenter les enfants avec de la nourriture, de les caresser et de les flatter pour renforcer un bon comportement, les démonstrations ostensibles d'amitié sont de fait des représentations de l'apprivoisement. Amitié et apprivoisement ont partie liée pour décrire des relations inégales et vouées à la rupture. Pour approcher les enfants sauvages et les habituer à la société humaine, les adultes les tentent avec des démonstrations d'amitié ; c'est dans ce cadre que se construit alors l'identité du personnage de l'enfant, se développant dans ses relations à l'autre et la création de

³⁵ L'édition dont nous tirons des extraits est la suivante : Michel de Montaigne, *Essais*, 1793, p.237-256.

³⁶ Selon Montaigne, il existe quatre types d'amitié : naturelle, sociale, entre hôtes et amoureuse.

³⁷ « Des enfants aux pères, c'est plustost respect. [...] L'amitié se nourrit de communication, qui ne peut se trouver entre eulx, pour la trop grande disparité, et offenserait à l'adventure les devoirs de nature : car ny toutes les secrettes pensées des peres ne se peuvent communiquer aux enfants, pour n'y engendrer une messeante privauté : ny les advertissements et corrections, qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourroyent exercer des enfants aux peres. » (Michel de Montaigne, *Essais*, 1793, p. 239.)

³⁸ « Et puis, à mesure que ce sont des amitez que la loy et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'aautant moins de nostre choix et liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne, que celle de l'affection et amitié. » (Michel de Montaigne, *Essais*, 1793, p. 240-241.)

liens ; le récit de socialisation porte alors, essentiellement, sur la manière dont l'enfant interagit avec les personnes qui le soignent, qui l'éduquent, qui l'observent, ou qui le chassent, qui le maltraitent, etc. Ces relations avec d'autres hommes et femmes, ainsi que le sentiment de dépendance qui en dérive sont présentées comme les étapes d'un procès d'humanisation, qui comprend aussi l'apprentissage de la parole, la transformation physique, le baptême, et dans les premiers récits, l'instruction religieuse. Tous ces motifs, pour emprunter les termes d'Itard, « font la gloire et le bonheur du cœur humain³⁹ ».

Erin Fairweather

Bibliographie

« Amitié », *Le Grand Robert en ligne*, <http://gr.bvdep.com.ezproxy.library.uvic.ca/version-1/gr.asp>, 13 juin 2012.

BENZAQUÉN, Adriana S., *Encounters with Wild Children: Temptation and Disappointment in the Study of Human Nature*, Canada, McGill-Queen's University Press, 2006.

BOYLE, T. Coraghessan, *Wild Child: Stories*, New York, Penguin Group Inc., 2010.

CARTIER, Jacques, *Voyages de découverte au Canada, entre les années 1534 et 1542*, Québec, Éditions Anthropos, 1843.

FÉRAUD, Jean-François, « AMITIÉ », *Dictionnaire critique de la langue française*, 1787, <http://artfl-project.uchicago.edu/content/dictionnaires-dautrefois>, le 5 septembre 2010.

GERSTEIN, Mordicai, *The Wild Boy*, New York, Frances Foster Books, 1998.

³⁹ Jean Marc Gaspard Itard, *De l'éducation d'un homme sauvage [...]*, 1807, p. 62.

GINESTE, Thierry, *Victor de l'Aveyron. Dernier enfant sauvage, premier enfant fou*, Paris, Hachette Littératures, 2004.

GRANIER DE CASSAGNAC, Serge, « Le sauvage, le signe et le signifiant », *Analyse Freudienne Presse*, 2009, n° 16, p. 59-62.

Histoire d'une jeune fille sauvage trouvée dans les bois à l'âge de dix ans, publiée par Madame Hecquet, texte attribué à Charles Marie de la Condamine, Paris, 1755.

Histoire d'une jeune fille sauvage trouvée dans les bois à l'âge de dix ans, publiée par Madame Hecquet, texte attribué à Charles Marie de la Condamine, Bordeaux, Ducros, 1971. [F. Tinland (éd.)].

Hyppolite, ou l'enfant sauvage Tome premier, Paris, chez Renard, an xi, 1803.

ITARD, Jean Marc Gaspard, *De l'éducation d'un homme sauvage, ou des premiers développemens physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron*, Paris, Goujon fils, 1801.

— *Rapport fait à son excellence le ministre de l'intérieur, sur les nouveaux développemens et l'état actuel du Sauvage de l'Aveyron*, Paris, L'imprimerie impériale, 1807.

JEANNE, Yves, « Jean Marc Gaspard Itard, l'aube de la modernité », *Reliance*, 2007, n° 25, p. 129-134.

Le Trésor de la Langue Française Informatisé, <http://atilf.atilf.fr/>, le 5 septembre 2010.

L'Enfant sauvage, France, Les Films du Carrosse, 1970. [F. Truffaut (réalisateur)].

DE MONTAIGNE, Michel, « Amitié », *Essais*, Paris, Jean Servière, Jean-François Bastien, 1793, p.237-256.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *L'Émile, ou de l'éducation*, Paris, Garnier, 1961.

DE SAINT-PIERRE, Jacques-Henri Bernardin, *Harmonies de la nature*, Paris, Méquignon-Marvis, 1815.

TRÉVOUX, *Mémoires pour l'histoire des sciences & des beaux arts. Janvier, février, 1701.*
Paris, Son Altesse Sérénissime, Etienne Ganeau, 1701.